



# **L'espoir de Vivre, Vivre d'Espoir**

**Amélie RIBAUT**

Ce livre a été publié sur [www.bookelis.com](http://www.bookelis.com)

ISBN : 979-10-227-0189-1

© Amélie RIBAUT

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,  
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de  
ce livre.

Depuis son plus jeune âge, Amélie RIBAUT a toujours voulu s'essayer à l'écriture, très rapidement poussée par un désir d'écrire, de partager, de transmettre. Le frottement de la plume sur le papier, qui de sa délicate encre forme des lettres puis des mots était une sensation qu'elle aimait par-dessus tout. Telle une légère brise, sa main virevolte sur le papier. Ce n'est cependant que dans des conditions dramatiques que cette passion s'ouvrit à elle comme une évidence. C'est alité dans un lit à l'hôpital que cette jeune auteure donne naissance à son premier roman. Une passion qui fut son échappatoire. A travers son univers, Amélie Ribault espère à son tour faire voyager ses lecteurs.

En 2013 elle sort son premier roman, L'Espoir de Vivre, Vivre d'Espoir.

*A tous ceux qui pensent que la fuite est la meilleure solution*  
*A tous ceux qui ne se voient qu'à travers le regard des autres*  
*A tous ceux qui se sentent inférieur aux autres*  
*A tous ceux qui pensent être dénués de tout courage*  
*A tous ceux qui pensent ne pas avoir la force*  
*A tous ceux qui ont perdus l'espoir*  
*A tous ceux qui pensent qu'ils n'ont pas de place sur cette terre*  
  
*A tous ceux qui ne croient pas en la seconde chance !*

"Cette saloperie de maladie s'est introduite chez nous sans y être invitée, elle est entrée sournoisement, s'est installée confortablement et à lentement commencée son travail de destruction. Elle détruit tout sur son passage, on ne s'en aperçoit pas tout de suite, et un jour, votre enfant est un peu plus maigre, son moral est au niveau zéro, il n'y a plus de joie dans son regard. Sa seule préoccupation est de nous laisser croire qu'elle mange comme avant. Mais le travail de la maladie ne se termine pas là, elle grignote votre vie de famille, votre moral, vos projets. Tout un univers est bouleversé."

Quand l'anorexie se mêle de votre vie, que vous reste-t-il ?  
L'espoir. Un combat de toute une vie.

*Cette histoire retrace le dur combat d'une jeune adolescente.  
Le vague à l'âme, l'auteur nous livre une histoire émouvante,  
touchante.  
Une belle leçon de vie et de courage*

# **L'espoir de Vivre, Vivre d'Espoir**

## Prologue

Assise à une table à la bibliothèque, elle regardait tout autour d'elle. C'était comme si subitement ses yeux jouaient aux billes, ils roulèrent, à droite, à gauche, en haut, en bas, sans aucune direction définit. Son regard dansait, il ne tenait pas en place. A l'affût de la moindre distraction. Un mouvement, un bruit et ses yeux se portèrent dessus. Pratiquement toutes les tables étaient occupées, ce qui engendrait inévitablement du bruit : toussotements, des éternuements, des chuchotements, le bruit de la plume sur le papier, le frottement de leurs mains qui glissèrent sur la feuille, le cliquetis des touches de l'ordinateur. La jeune fille ne savait plus où donner de la tête. Les individus aux alentours accaparaient toute son attention. Elle n'allait pas souvent travailler dans cet endroit calme et paisible, mais dans les rares moments où elle y mettait les pieds, elle avait le sentiment de se sentir en sécurité, qu'à travers ces murs, rien ne pouvait l'atteindre. Elle devenait étrangement intouchable, plus forte qu'elle ne pouvait l'être à l'extérieur. Ces murs lui donnaient l'impression d'être coupée du monde extérieur. Un petit monde à part à l'intérieur de cette immensité qu'est l'univers. Un jour on lui avait dit que la vérité se trouvait dans les livres se trouvait dans les livres. Pour trouver des réponses, il suffisait qu'elle lise encore et encore. Cette jeune fille insouciante exécutait ce qu'on lui disait, dans la mesure du raisonnable. Elle se posait énormément de questions sur la vie de tous les jours, constructives ou non. Un rien la faisait douter, la faisait réfléchir. La spontanéité était son mot d'ordre, mais par la suite, elle avait toujours peur de mal faire. Elle ne pouvait s'empêcher de se dire qu'elle avait mal fait. Tous les jours un peu plus, la jeune fille subissait son manque de confiance en elle. Les livres lui offraient cette possibilité, la possibilité de changer les choses, de rectifier



si cela ne lui plaisait pas. La jeune fille n'était pas très douée avec les personnes qui l'entouraient, mais les relations humaines l'intriguaient. Constamment à la recherche de la plus infime information pour en apprendre davantage, pour comprendre le comportement humain, pour se comprendre, elle lisait énormément. Sa bibliothèque personnelle était remplie de bon livre.

L'adjectif « bon » livre n'est-il pas subjectif ? Ce qualificatif différait d'une personne à l'autre. Certains recherchaient le divertissement en priorité, d'autres l'imaginaire, l'évasion, alors que d'autres souhaitaient que les livres portent à réfléchir, notamment sur la condition humaine. Après un « bon » livre, elle aimait croire que cela l'avait fait grandir. Bien sûr, c'était utopique de penser cela, mais cette idée lui plaisait. Même si les livres n'apportaient pas de connaissances à proprement parler, elle était convaincue que leur porté aller bien au-delà. Elle avait la conviction qu'un bon roman, ou qu'une bonne pièce de théâtre pouvait nous transporter davantage qu'un simple livre d'histoire : l'évasion, l'épanouissement, les connaissances, la réflexion... tout ce dont nous avons besoin se trouvaient parmi ses pages. Si la connaissance apportée par l'enseignement pédagogique n'était accompagnée de rien, cela n'avait aucun sens. Mêler travail et plaisir était indispensable pour une véritable réussite, et elle était convaincue de cela, elle n'en démordait pas. Les deux étaient indissociables.

Pour travailler ou pour lire, cette bibliothèque attirait beaucoup de monde, mais elle n'avait dans ses souvenirs jamais vu auparavant autant de personnes ici. Plus les jours passaient, plus les individus s'attroupaient. Elle se doutait bien qu'elle n'était pas la seule à ressentir cela : un bien être rarement trouvé auparavant. Elle ne devait sûrement pas être un cas unique, elle ne le pouvait pas. Cette bibliothèque lui conférait un sentiment de sécurité qui lui était jusqu'à présent inconnu. C'était nouveau. La jeune fille aimait la sensation que cela lui procurait. Des

étagères remplies de livres en tous genres : la vue, l'odeur, le silence. Tout lui plaisait, tout l'émerveillait. Certaines personnes travaillaient, le nez plongé dans leur livre. Les cheveux tirés en arrière, les lunettes sur le bout de leur nez, les jambes croisées. La concentration se lisait sur leur visage. Leur regard ne quittait pas leur table, ni leurs documents. Rien ne semblait pouvoir venir entraver cela. Ils étaient comme dans une bulle, une bulle impénétrable. Elle aurait tant aimé qu'une brèche apparaisse pour qu'elle puisse à son tour se glisser dans cette bulle, pouvoir également faire partie de leur « clan ». Le coude sur la table, le menton dans le creux de sa main gauche, elle les observait avec attention. Son regard balayait toutes les tables. La jeune fille était ébahie. Tous autant qu'ils étaient, ils restaient la tête baissée, les yeux rivés sur les lignes et les mots, ne voyant ainsi plus ce qui se déroulait autour d'eux. De temps à autre, ils inscrivaient quelques données sur leur bloc-notes ou sur leurs cahiers. Son regard s'arrêta subitement sur une table en particulier occupée par un homme et un enfant. Homme et enfant semblaient travailler d'arrache-pied. La jeune adolescente préparait son brevet des collèges, tandis que son père travaillait sur un dossier. Il était avocat, spécialisé dans la défense de la femme. Un rictus put se lire sur le visage de la jeune fille. Les droits de la femme, la défense de la femme était un sujet qui lui tenait particulièrement à cœur. Elle était en admiration devant les personnes qui consacraient du temps à protéger la femme, à lui faire valoir ses droits. Malgré son jeune âge, la jeune fille connaissait trop de femmes dans son entourage qui avaient été victimes de violence sexuelle ou non, et qui n'avaient malheureusement pas toujours eu la possibilité de se faire entendre. L'homme semblait être passionné par ce qu'il faisait. Son métier était fait pour lui. Il se battait corps et âme, elle pouvait le voir rien que dans son regard. Cet engouement l'impressionna. Elle n'avait jamais vu pareille concentration auparavant. Cela lui donna davantage envie de l'imiter. Elle avait

envie de ressentir à son tour cette sensation, cette exaltation et la fierté que cela pouvait procurer. Pouvoir mener un travail jusqu'à son terme, réaliser l'objectif fixé pouvait paraître anodin, mais pour la jeune fille cela n'était pas si facile. Elle avait relativement tendance à abandonner rapidement. Cette petite brune baissait facilement les bras. A la moindre difficulté elle fuyait, sans se retourner. Elle n'était pas combative pour deux sous. Elle avait toujours eu tout ce qu'elle souhaitait, sans se battre. Le plus gros effort qu'elle fournissait pour parvenir à ses fins était d'user de son regard de chien battu. Grâce à lui, personne ne pouvait rien lui refuser. Elle avait cette capacité à faire passer tout et n'importe quoi comme du petit lait. Son regard était son plus grand atout, et souvent elle en jouait, peut-être trop. Un regard de chien battu, un battement de cil à répétition, et on ne pouvait lui dire non. Elle ne faisait pas preuve de ténacité dans le bon sens du terme. La jeune fille était consciente qu'on ne la voyait que par son « regard manipulateur », qu'à travers ses yeux on semblait la connaître, que ses yeux étaient le reflet de son âme, mais elle était bien décidée à ce que cela change, une bonne fois pour toute. Elle voulait être reconnu pour ce qu'elle accomplissait, et non pour les moyens qu'elle utilisait pour parvenir à ses fins. Elle avait beaucoup de choses à apprendre pour y parvenir, et quel meilleur moyen pour elle d'y parvenir que de venir dans ce lieu rempli de connaissance. Non sans compter sur les centaines de livres qui se trouvaient sur les étagères, cet endroit était envahi d'individus qu'elle pourrait prendre comme modèle.

Durant un laps de temps, elle éprouva une sensation qu'elle espéra similaire à la leur, un sentiment de réussite intérieur. Elle avait tout à coup l'impression d'être une autre personne. Elle se sentait subitement étrangère à elle-même. Elle ne se reconnaissait plus elle-même. Que lui arrivait-il ? La bibliothèque semblait être bénéfique pour elle. C'était comme si les individus alentours avaient déteint sur elle. A son grand

désespoir, ce sentiment se dissipa en un clin d'œil. Il partit aussi vite qu'il était apparu. Un rai de lumière traversa la pièce. Le soleil de mars réchauffa peu à peu sa table, et illumina son cœur. Elle était heureuse d'avoir choisi cette table près de la fenêtre. Un réel bonheur. Elle se sentait bien, en harmonie, apaisée. Ce rayon de soleil éclairait ses idées, comme si le signe qu'elle attendait tant paru subitement à ses yeux. C'était la clé. Elle finit par se perdre dans ses pensées. La jeune fille s'imagina dans un chalet à la montagne. Assise dans un fauteuil au coin de la cheminée, elle dévorait un roman, pendant que son chien jouait dans la neige. Rien ne la perturbait. Plongée dans sa lecture, elle ne pouvait s'arrêter. Cela lui était impensable. Ses yeux parcoururent les lignes, les pages, les chapitres. Elle ne s'arrêta pas avant d'en avoir fini le contenu. Elle était comme hypnotisée par ce qu'il se passait sur ses pages. Ses yeux brillaient, son visage s'illuminait. Au fil de sa lecture, son visage changeait d'expression. La jeune fille était véritablement habitée par ce qu'elle lisait. Elle était transportée. Lorsqu'elle eut fini, elle referma le roman. Ses yeux s'écaraillèrent lorsqu'elle constata qui en était l'auteur. Surprise. Elle était surprise, il n'y avait pas d'autres mots pour décrire le sentiment qui l'envahit tout à coup. Elle secoua énergiquement sa petite tête pour chasser ses images de son esprit. Elle se faisait du mal, elle le savait, mais inconsciemment cela était plus fort qu'elle. Elle se frotta les yeux, comme si elle voulait extirper ce qu'elle venait de s'imaginer. Elle se leva tout à coup de sa chaise, parcouru les allées de la bibliothèque. Elle errait dans les allées, s'en savoir véritablement dans laquelle elle souhaitait aller. La jeune fille se dirigeait au rythme de ses pieds. Sans se préoccuper de la classification de Dewey, elle suivit son instinct. Frôlant les livres de ses doigts sur son passage, elle marchait dans un silence d'or. Elle ne s'arrêta que lorsqu'elle fit face aux œuvres de William Shakespeare. C'était un auteur qu'elle affectionnait tout particulièrement. La plupart de ces pièces de théâtre étaient

devenus ses livres de chevet. Pendant que les jeunes de son âge sortaient et faisaient la fête, profitaient de leur jeunesse, elle savourait la finesse de son écriture.

Ces phrases si emblématiques raisonnaient en permanence dans sa tête. Certaines d'entre elles faisaient écho à sa propre expérience. « Les blessures que l'homme se fait à lui-même guérissent difficilement. » Quelques années auparavant elle ne comprenait pas le sens profond de cette phrase ; mais à présent, elle la touchait au plus profond de son être. Elle n'en comprenait pas seulement le sens premier, mais également le paradoxe qui se trouvait à l'intérieur. Véridique. Les pièces de théâtre de Shakespeare, notamment Jules César, l'amenait à se poser certaines questions. Elle se demandait ce qu'elle faisait sur cette terre. La raison qui la poussait à se lever tous les matins lui était encore étrangère.

Un groupe de personne arriva, et la jeune fille ne put s'empêcher de les regarder, de les suivre du regard. Leurs yeux se croisèrent, mais elle ne put soutenir le leur. Ce sentiment d'infériorité qu'elle ressentait lui fit baisser les yeux, elle ne put le contrôler ni aller contre. C'était plus fort qu'elle, et cela dépassait son entendement. Inférieur, c'était le mot qui à son sens la qualifiait le mieux. Le manque de confiance en elle était une marque indélébile. Elle avait beau essayer de travailler dessus, elle n'y arrivait pas, elle ne s'en sentait pas capable. Tout à coups son pouls s'accéléra. La jeune fille eut l'impression que son cœur allait sortir de sa poitrine. Quand elle ne les aperçut plus, elle sortit son cahier de son sac, et elle mit sa musique dans ses oreilles. Une chanson suffisait à lui faire tout oublier, oublier la souffrance, la peine, la déception, toutes ses idées noires. En écoutant la musique, elle ressentait presque la même chose qu'en lisant un livre. Elle n'avait pas la prétention de dire que ces deux arts pouvaient changer le Monde, mais ils pouvaient changer la journée d'une personne : lui donner des frissons, lui procurer du

plaisir, la détendre, et fermer son esprit à toutes autres choses. La beauté de certaines paroles en était presque surprenante. Un stylo, une feuille, et de la musique lui offrait l'impression d'être réellement elle. Elle n'était jamais rentrée dans le « moule », elle n'était pas populaire et les gens ne se retournaient pas lorsqu'elle rentrait dans une pièce. La jeune fille n'était tout simplement pas à la mode. Mais lorsqu'elle écrivait, elle était-elle.

Cette jeune fille insouciante n'avait jamais vraiment eu beaucoup d'amis ni participé aux grandes soirées qu'ils organisaient. Il lui était quelques fois arrivé de s'oublier un petit peu, d'essayer de devenir la fille qu'ils voulaient qu'elle devienne, elle essayait de tout faire pour se faire accepter, pour pouvoir devenir leur amie et partager tout cela avec eux. Elle prenait sur elle. Ses journées étaient un combat perpétuel contre elle-même. Ses amis finissaient parfois par apprécier une fille qu'elle n'était pas, mais sa véritable nature reprenait constamment le dessus. C'était une jeune fille plus ou moins casanière, solitaire, qui broyait souvent du noir, mais à qui il ne fallait pas grand-chose pour retrouver le sourire. Il fallait qu'elle l'admette, être entourée de plein de gens ne l'intéressait que très peu. Entourée de trop de personnes, elle ne se sentait pas à l'aise, elle avait le souffle coupé. Elle se sentait mal, vraiment mal. Elle ne savait jamais où se mettre et elle avait constamment le sentiment d'être de trop. Une sensation de gêne la tenait en permanence. Dans une salle remplie de personnes, elle n'était pas celle qui faisait le plus de bruit pour se faire remarquer, mais plutôt celle qui se faisait la plus petite possible, qu'essayait de se fondre dans le décor, pour qu'on l'oublie. Elle voulait faire partie du décor. Écrire était sa manière de s'évader, de s'ouvrir au Monde. Autant elle pouvait rester des heures devant une feuille vierge, à ne rien écrire, tout comme elle pouvait écrire des lignes et des pages à la suite sans relever le nez. Elle ne cherchait jamais l'inspiration, c'était l'inspiration qui la cherchait, et qui la

trouvait. Un épisode de sa vie, une chanson, un lieu pouvaient lui permettre d'écrire. La jeune fille avait des idées sur tout et sur rien. Il lui arrivait parfois de se réveiller en plein milieu de la nuit, et de noter les idées qu'elle venait d'avoir. Elles arrivaient à n'importe quel moment : dans la journée, dans la nuit, elle ne pouvait pas les ignorer. Elle avait toujours une feuille et un stylo dans la poche, prête à noter les moindres idées qui lui traversaient l'esprit. Les meilleures idées n'étaient pas celles qu'elle cherchait, mais plutôt celle qui lui venaient spontanément.

La jeune fille n'était pas de nature très expressive, bien au contraire, elle gardait les sentiments bien ancrés au fond de son cœur. Écrire lui permettait de relater les pensées les plus profondes, de dire ce qu'elle n'avait jamais réussi à dire, de réaliser ce qu'elle n'avait jamais réalisé jusqu'à présent. Ses plus grands secrets, elle les retranscrivait sur papier. Cela lui offrait surtout l'opportunité de soulager son cœur, en lui permettant de relativiser, d'avoir du recul sur les événements passés. À travers ce livre, elle voulait faire passer un message, à ses proches, mais pas seulement. Elle souhaitait une portée au-delà du cercle familial et amical. Parler lui était impossible, écrire, ça elle savait le faire. Être face à sa feuille lui paraissait tellement plus simple que de faire face aux gens, à leur regard, à leur parole. Elle savait pertinemment qu'elle pouvait coucher ce qu'elle voulait sur sa feuille, elle ne la jugerait pas. Elle se sentait libre, libre de ses pensées, libre de ses actes, tout simplement libre.

## **I. « On peut tout fuir, sauf sa confiance. » (Stephan Zweig)**

Amélie se retrouvait assise dans la voiture de son frère. Ses yeux fixaient un point au loin. Elle contemplait le paysage, qu'elle ne trouvait absolument pas très distrayant. Elle avait l'impression de toujours voir le même : des arbres. Uniquement de la verdure défilait sous ses yeux. L'inconvénient de l'autoroute : les paysages étaient monotones. On ne remarquait même pas le changement de frontière, même les douanes étaient presque inexistantes. Les paysages se suivaient et se ressemblaient. Entre chaque pays, elle ne décelait aucune différence, aucun signe distinctif ne se faisait ressentir. C'était très monotone et d'une tristesse absolue. Elle était à la recherche de la petite parcelle qui se différenciait, mais en vain. En ce début de mai les voitures sur la route se faisaient rares. Ils étaient loin des embouteillages connus en plein mois de juillet. En cette période creuse, c'était un peu comme si la route leur appartenait. Son grand frère n'était pas gêné par les autres automobilistes. Il pouvait rouler en plein milieu de la route sans déranger. En cette heure matinale, elle avait du mal à garder les yeux ouverts. Amélie avait qu'une envie, retrouver son petit lit douillet, s'enrouler dans sa couette, son ours en peluche dans les bras et se laisser sombrer dans un sommeil profond. La monotonie n'était pas ce à quoi elle aspirait le plus, mais, ce 6 mai 2010, elle ne songeait qu'à une chose : s'abandonner à ses activités matinales quotidiennes, ne rien faire d'autres que ce qu'elle avait l'habitude de faire. Les sièges de la voiture n'étaient pas tout à fait confortables pour faire une sieste. La jeune fille ne tenait pas en place. Elle essaya pourtant tant bien que mal de bien s'installer : elle n'était pas droite, , plutôt penchée, les fesses sur



le bout du siège, les genoux contre celui de devant, avec un gilet comme oreiller, mais dormir dans cette position lui semblait juste impossible. Elle avait mal au cou et des fourmis commençaient à s'installer dans ses pieds, pour remonter lentement le long de ses jambes. Ils s'agitaient. Jamais auparavant elle n'avait connu pareille position pour essayer de dormir. Elle était un peu tordue, ce qui lui causait des douleurs dans le bas du dos. Elle changea de position une petite dizaine de fois. La dixième fut la bonne. Amélie posa sa tête sur les genoux de sa mère assise sur le siège à côté d'elle, plia ses propres genoux, de sorte que ses pieds puissent être sur le siège. Elle réussit à peu près à trouver une position similaire à celle qu'elle opte lorsqu'elle se trouve chez elle, une position que pourrait se rapprocher de celle du fœtus. Prise par la fatigue, ses paupières finirent par se fermer. Lentement et paisiblement sa respiration se calma. Elle ne pouvait plus lutter. Elle se noya dans ses pensées, tout en écoutant la conversation qu'avait ses grands-frères et sa mère. Elle somnolait tout juste, mais cela lui fit le plus grand bien. Trop agité, son esprit ne pouvait se fermer. Les idées jouaient au ping-pong, allant de droite à gauche, tentant le tout pour le tout pour qu'elle prête attention à elles. Amélie souhaitait de toutes ses forces hurler à son grand-frère de faire demi-tour, mais même malgré ses allusions à répétition sur le fait qu'ils pouvaient rentrer à quatre, elle n'en fit rien.

- Tu es sûr Nini ? On peut encore faire demi-tour. Lui déclara David en passant la frontière du Luxembourg.
- Il n'est pas trop tard. Renchérit Benoît.  
Il n'est jamais trop tard.
- Oui j'en suis sûr. Leur répondit-elle d'une voix hésitante.

La jeune fille ne devait pas laisser planer le doute. Les convaincre, c'était ce qu'elle avait de mieux à faire. Mais avant de les convaincre, n'aurait-il pas été plus astucieux de se

convaincre elle-même ? Sa mère eut un petit sourire en coin. Elle savait depuis le début la tournure que prendrait les événements. Elle le sentait au fond d'elle. Instinct maternel peut être. Sa mère posa sa main sur la tête de sa fille, et se mit à lui caresser les cheveux. Avec ce geste, elle voulait apaiser le cœur de sa cadette. Sa mère la connaissait sur le bout des doigts, elle était capable de déceler la moindre émotion dans son regard. Elle savait pertinemment ce que ressentait sa fille à ce moment précis. Isabelle ne pouvait pas prendre la décision à sa place, mais elle pouvait l'aider à l'accepter, l'aider à poursuivre la route qu'elle se traçait. Amélie fit taire ses voix à l'intérieur d'elle, ses doutes qui la harcelaient. Ses souvenirs qui l'empêchaient d'aller de l'avant. Elle devait impérativement s'enlever cette idée de la tête. Elle était consciente que si elle pensait trop fort à cette éventualité, elle finirait par craquer, par se laisser aller et il ne le fallait pas. Le présage de sa mère ne pouvait pas gagner. Elle ne pouvait pas perdre. Elle ferma les yeux quelques minutes et elle s'imagina en Belgique. Sa tête s'inquiétait, mais son cœur lui murmurait d'avoir confiance en elle, qu'il fallait impérativement qu'elle arrête de douter constamment. Ses doutes allaient finir par véritablement la détruire. Elle devait lutter contre elle-même, contre ses deux parties opposées, sa raison et son cœur. Il ne tenait qu'à elle de faire le bon choix, personne ne pouvait prendre la décision à sa place, même si elle pensait que dans l'absolu cela serait beaucoup plus simple ; de la sorte, elle s'en lavait les mains. C'était trop important et trop délicat pour que cela soit pris par une tiers personne. Amélie ne pourrait rejeter la faute sur personne, si elle regrettait sa décision, elle ne pourrait s'en prendre qu'à elle et elle seule. Tout ce que les gens pouvaient faire pour elle, c'était l'écouter et la conseiller. Rien de plus. Elle n'avait d'autre choix que d'assumer, d'assumer la décision qu'elle s'appropriait à prendre. Son gilet sur les yeux, la musique dans les oreilles, la jeune fille s'endormit.

La petite famille n'était plus qu'à deux heures de

Bruxelles. Cette matinée en voiture, la jeune fille ne pourrait pas l'oublier de sitôt. Ce n'était pas tant le fait de l'avoir passé dans la voiture et d'avoir traversé la France, mais plutôt de l'avoir passé en compagnie de ses deux grands-frères et de sa mère. Elle les aimait plus que tout et plus qu'ils ne pouvaient l'imaginer. Le temps passé avec eux était minime, mais elle savourait les moindres instants passés en leur compagnie. On a des amis, mais ils viennent, ils partent, par contre, les liens d'une famille sont éternels. Malgré la différence d'âge, ses grands-frères avaient toujours été ses modèles, elle les respectait énormément, pas seulement pour le lien familial qui les unissait, mais également pour leurs parcours, autant familial que professionnel. A ses yeux, même si cela n'avait pas toujours été facile, ils avaient toujours su prendre la bonne décision, une décision qu'ils jugeaient sur le long terme bonne pour eux et pour leur famille. Ils n'engageaient jamais que leur propre intérêt. Amélie se plaisait à comparer ses grands-frères à des gros nounours : ils faisaient les gros durs, mais ils avaient tous deux des cœurs d'artichaut. L'un comme l'autre, ils avaient le cœur sur la main. Ils n'étaient absolument pas égoïstes pour deux sous. Au-delà des apparences, ses grands-frères étaient ses héros, ce qu'elle qualifiait comme l'élite. C'était des anges, mais il ne fallait pas pour autant faire du mal à leur famille, parce qu'ils sauraient les défendre comme il se devait. Les anges se transformaient en diables. David attaquait et réfléchissait après, alors que Benoît réfléchissait et attaquait après. Ils encaissaient, comme son père ils ne disaient rien, jusqu'à ce que le vase déborde et qu'ils n'en puissent plus. Ils étaient sur ce point-là différents, mais ils participaient, comme tout membre de la famille, au fait que malgré les disputes parfois fréquentes, ils étaient et ils sont restés une famille unie. Les Ribault, une famille comme on en fait plus. Amélie aimait croire cela. Uni était un mot qui lui plaisait pour parler de sa famille. Parler comme ceci était un cliché, mais un cliché non faussé pour la jeune fille. Ils s'éloignaient, comme

toutes les familles, pour mieux se retrouver.

Amélie devait effectuer un stage en Belgique, dans une association humanitaire. En amont, cette nouvelle fut extraordinaire. C'était une occasion rêvée pour la jeune fille de faire ses preuves, de prouver à tous ce qu'elle valait réellement, qu'elle n'était pas juste un mouton qui faisait ce qu'on lui disait quand on lui disait. Elle avait un fort caractère et des capacités qu'elle allait pouvoir exploiter dans un domaine qui l'intéressait grandement. Amélie ne savait pas vraiment quoi faire de sa vie à part écrire ; tout ce qu'elle savait, c'était qu'elle songeait à changer le Monde. La jeune fille voulait aider son prochain, pouvoir faire un geste qui paraissait minime, mais qui paradoxalement signifiait beaucoup. Elle avait indéniablement besoin de se sentir utile, de réaliser qu'elle était venue sur cette terre pour quelque chose, qu'elle avait sa place, qu'elle n'était pas qu'une particule parmi tant d'autres. Elle voulait être une particule qui allait accomplir de grandes choses et qui espérait pouvoir faire bouger les choses. Changer le Monde, c'était ce à quoi elle aspirait quand elle était plus jeune. Un rêve de gosse qui s'incrustait dans son cœur telle une sangsue. Mais à l'aube de son destin, sa peur la paralysait. Amélie était terrorisée à l'idée d'échouer. Elle craignait de décevoir ses proches, mais également elle-même. Se surestimer lui faisait atrocement peur. Si on ne tentait rien, on ne pouvait pas échouer. Amélie aimait l'éventualité de ne pas être déçu. Sa mémoire, son imagination était son plus grand allié. Amélie se contentait d'imaginer les choses, et de les vivre par procuration. Ces choses-là, ne se passant pas réellement ne pouvait pas la décevoir. Le plus gros souci se trouvait ici. Elle ne voulait pas se réveiller un beau matin et se dire qu'elle avait eu faux sur toute la ligne, qu'elle n'était pas faite pour ce qu'elle pensait. Pour le savoir, elle devait prendre le risque et avoir un minimum confiance en son potentiel. C'était pourtant la clé. Amélie se mettait la pression elle-même, et cela n'était pas la solution. Peu à peu, elle le

comprenait.

Arrivé à Bruxelles, son grand-frère se gara dans un quartier assez huppé. Uniquement de belles et grandes maisons et des résidences s'y trouvaient, aucun immeuble ou hlm. Aucun graffiti sur les murs, aucun papier sur le sol, aucune défection de chien sur le trottoir. Amélie n'en croyait pas ses yeux. Dans sa ville natale elle n'était pas habituée à autant de propreté. L'étonnement se lisait sur son visage. Tout était verdure et clarté. Les haies des habitants étaient taillées à la perfection, aucune brindille ne dépassait. Le trottoir était accessible, il n'y avait pas besoin de faire de slalom pour l'emprunter. Tout comme sa mère et ses frères, la jeune fille était émerveillée. La lueur se lisait dans ses yeux. Elle n'avait jamais quitté la France, et la Belgique était très différente. Elle avait l'impression d'être tombé au paradis, il faisait chaud, la ville était agréable, les gens semblaient gentils et prévenants. Elle n'avait pour le moment rien à redire. Pendant que sa mère et ses frères cherchaient l'appartement de l'homme chez qui elle allait vivre pendant deux mois, elle se mit au milieu du trottoir, leva les yeux au ciel et respira profondément. Elle se remplit les poumons d'air frais. Amélie était sereine. L'inconnu pouvait effrayer, mais à présent Amélie avait laissé ses doutes dans la voiture. Elle était prête à vivre une nouvelle expérience, de grandir du point de vue personnel et de prendre le risque d'être déçu. La déception n'était pas forcément une tare. Chaque erreur, chaque déception permettait d'en apprendre davantage sur soi-même. Nous n'apprenons rien de nos joies, mais nous apprenons de nos peines. Que cela apporte du négatif ou du positif, se lancer dans l'inconnu ne pouvait qu'être bénéfique, cela permettait d'en connaître davantage sur soi-même, sur ses capacités et sur ses limites. Un jour, quelqu'un lui avait dit que dans la vie il y avait deux chemins : celui dit de la sagesse, qui consistait à ne pas s'éloigner des barrières qu'on se fixait, à rester dans le petit cocon qu'on se fabriquait, sans se préoccuper du Monde extérieur, où à

l'inverse, le chemin dit risqué, qui nous apportait beaucoup plus de choses du point de vue du développement personnel. C'était à nous de choisir qu'elle voie on voulait suivre. Le choix d'Amélie lui était apparu comme apparaît le soleil aux premières lueurs du jour. A force de tourner dans le quartier, tous les quatre finirent par trouver l'immeuble où habitait le propriétaire de la jeune fille. Son appartement se situait dans une rue qui avait l'air tranquille, juste en face d'une école primaire. C'était l'heure de la récréation. Des dizaines d'enfants rigolaient et jouaient dans la cour. La plupart d'entre eux possédaient encore leur insouciance dans le regard. C'était beau. L'appartement de son propriétaire reflétait la simplicité. Les murs crème étaient dénués de tableau. Ils étaient neutres. Au premier abord, l'appartement avait l'air très bien, mais si on grattait un peu, ce n'était plus la même chanson. Amélie s'attendait d'une certaine façon à pouvoir retrouver le cocon familial qu'elle avait quittée, tout en pouvant bénéficier d'une parfaite autonomie, et d'une parfaite liberté. Pourtant, cela n'était pas le cas. Le propriétaire n'était pas le jeune et gentil homme qu'il paraissait. Les apparences étaient bien trompeuses. Par le biais d'internet et des échanges de mail, il est très aisé d'endosser l'identité de n'importe qui. C'était un homme assez âgé, les cheveux grisonnants, avec une tache de vin sur la joue droite et des yeux qui n'inspiraient pas du tout confiance. Ne pas s'arrêter sur le physique était tout ce qu'on lui avait toujours appris, mais il était difficile chez cet homme d'aller au-delà de son regard. Il la dévisageait, la regardait de haut en bas. Sous le regard de cet homme, Amélie avait l'impression d'être toute nue, comme si en un regard il violait son intimité. La jeune fille devait partager la salle de bain avec lui, salle de bain qui ne fermait pas à clé, c'était lui qui devait faire ses machines à laver, une fois par semaine, et que le week-end. Amélie n'était pas sereine à l'idée que se soit un homme d'un certain âge qu'elle ne connaissait ni d'Adam ni d'Ève qui lave ses sous-vêtements. Cela ne l'enchantait guère.

Amélie était naïve, elle le savait, mais cet homme ne lui inspirait pas confiance. Il y avait quelque chose de pas normal dans son système. Elle ne saurait dire ce que c'était exactement, mais elle le sentait. Sa chambre, qui ne fermait pas à clé, juste à côté de celle de son propriétaire fut la goutte d'eau qui fit déborder le vase pour Amélie et sa famille. Il ne souhaitait qu'une chose, assouvir ses pulsions sexuelles, retrouver une vie sexuelle active, mettre un peu de jeunesse dans sa triste vie. Monsieur Gallo n'acceptait que les femmes comme locataires, il refusait toute masculinité au sein de son appartement. Son attitude en expliquait les raisons. Ses actes et ses regards suffisaient à sa parole.

Amélie ne se sentait pas capable de rester chez cet homme, cela était au-dessus de ses forces, elle ne pouvait pas et elle ne le voulait pas. Ses frères et sa mère furent ravis d'apprendre la décision qu'avait prise la cadette de la famille. Fière. Ils étaient fiers d'elle. Elle avait su analyser la situation, et prendre la meilleure décision pour elle. Amélie n'avait pas foncé tête baissée pour arriver à son objectif, elle avait fait preuve de grande maturité et d'intelligence. C'était comme cela que la voyait ses frères, pourtant, Amélie fuyait. Elle voyait en cet appartement une occasion de rentrer chez elle. Quand les choses se compliquaient ou qu'elles devenaient sérieuses Amélie fuyait. Elle faisait cela constamment. A la moindre occasion. Une responsabilité se dessinait sous l'horizon, elle prenait la poudre d'escampette, une amitié qui prenait trop d'importance, elle se défilait, une épreuve à surmonter, elle l'esquivaient. La jeune fille était une trouillardes née, que vivait constamment avec ses regrets. Malgré son désir de changer, elle reproduisait toujours les mêmes erreurs. C'était un cercle vicieux, une chaîne interminable. La boucle, elle ne pouvait la boucler.

A peine arrivé à Bruxelles ; tout quatre reprirent la voiture, et refirent le chemin en sens inverse. Retour à la case départ. Le retour se fit en silence. Seule sa mère parlait. Elle